

confondu de tant de perversité, et l'on se demande quels motifs si puissants ont déterminé les cabinets européens à accepter presque, par leur silence, la solidarité de toutes ces horreurs commises de propos délibéré.

Le General Tom Pouce.

(TOM THUMB.)

Tout le monde se rappelle encore l'histoire d'un nain qui vint à Paris au mois de novembre 1836. Ce nain avait nom Mathias Gullia. Il fut présenté au palais des Tuileries, et obtint, dans les salons du grand monde, un succès que le souvenir de sa petite taille m'empêché seul d'appeler pyramidal.

Ce nain avait plusieurs avantages sur celui qui vient d'arriver à Paris, dans son coupé bleu de ciel, conduit par deux poney gris-pommelé. Il avait vingt-deux ans accomplis; par conséquent il était libre, et on était sûr que l'exhibition qu'il faisait de sa personne était volontaire. En second lieu, il avait atteint toute sa hauteur probable, et complété tout son développement physique. Il était homme fait. De plus, il parlait trois langues, il savait jouer au billard et monter à cheval; il était bon chasseur; enfin on le disait à la veille de se marier... Mathias Gullia était donc de tout point un homme accompli, un être parfaitement normal, qui seulement ne s'était pas donné la peine de grandir.

Le général Tom Pouce est très loin de réunir de pareils avantages. D'abord il n'a que quatorze ans; il est donc mineur, et on ne dit pas qu'il soit émancipé. Il ne parle qu'une langue. Puis il n'est pas, si l'on peut ainsi parler, un nain définitif. S'il lui prend fantaisie de grandir, personne ne peut l'en empêcher. Enfin, quoi qu'on ait pu écrire de la galanterie précoce de Tom Pouce, et quoi qu'il en dise lui-même, j'ai peine à croire qu'elle puisse égaler la brillante gentillesse que personne ne contestait, en 1836, à l'imperceptible amant de Rosa Padovani.

On sait quelle fut, à Paris, la fin de Mathias Gullia. Il avait oublié de se munir d'un coupé bleu. Il allait à pied, quand il ne montait pas dans l'*omnibus*. Aussi, après avoir en l'honneur de jouer au billard avec le grand-duc de Saxe-Weimar et de suivre une chasse à courre avec les plénipotentiaires de Tœplitz, il fut réduit à se faire garçon de café. Tom Pouce, mieux avisé, s'est fait général du premier coup, et il a acheté deux chevaux gris, comme ces médecins qui prennent voiture en attendant les pratiques. Mathias Gullia était sans doute supérieur à Tom Pouce; mais je conviens que Tom Pouce est mieux conseillé et mieux dirigé.

Avant-hier donc, à huit heures du soir, Tom Pouce a été présenté, dit-on, au Roi et à la famille royale. On comprend que ni le jeune duc de Wurtemberg, ni le petit duc de Chartres, ni le comte de Paris ne manquaient à pareille fête. Le nain est arrivé avec sa suite, comme un grand seigneur: un précepteur, un interprète, un valet de chambre et un pianiste lui faisaient cortège. Le précepteur l'interroge et le fait valoir; le valet de chambre l'habille; l'interprète (qui est Anglais) traduit le français, quand il le comprend; et le pianiste donne la mesure quand il plaît au général de chanter ou de danser.

Lorsque Tom Pouce a fait son entrée dans le salon de S. M., il était vêtu en gentleman: le frac noir, le pantalon avec souliers et bas de soie, la cravate longue, tombant à flots sur un gilet blanc et rattachée à la chemise par une brillante épingle. Au lieu de chapeau, il portait une casquette de matelot sur laquelle on ne s'attendait guère à voir inscrit le nom célèbre et glorieux de *la Belle-Poule*.

Tom Pouce pèse huit kilogrammes; il a, dit-on, en hauteur, vingt-cinq pouces anglais, à peu près soixante-six centimètres, si j'ai bien compté. Sa tête touchait à la hanche du jeune duc de Wurtemberg. C'est une des plus petites tailles de nain qui soient connues. Mathias Gullia avait près d'un mètre; il avait cessé de grandir depuis l'âge de cinq ans. Mais Tom Pouce, plus habile, s'est arrêté à sept mois. Depuis ce moment, il n'a pas varié d'une ligne. Né à Bridgeport, dans le Connecticut, de parents obscurs et pauvres, la renommée de sa petitesse n'avait pas tardé à se répandre dans tout le pays, et, dès qu'il sut marcher, il fut célèbre. Dès qu'il sut parler, on songea à tirer parti de lui. L'Amérique et l'Angleterre ont retenti de ses succès, j'allais dire de ses triomphes. L'humanité, et surtout l'Amérique, est ainsi faite: elle fait monter sur le même char triomphal Fanny Elssler, cette merveille de grâce et de beauté, et Tom Pouce, ce diminutif de l'homme, qui n'a d'extraordinaire que sa difformité. A New-York, plus de dix mille personnes assistaient à l'embarquement du nain. A Londres, la Reine et le prince Albert lui ont donné des fêtes, et l'aristocratie anglaise lui a jeté des guinées à remplir son coupé bleu. Mais ce serait trop peu dire. M. Stratton, père de cet utile enfant, a déclaré l'an dernier, aux percepteurs de l'*income-tax*, un capital de 25,000 l. st.... et il a payé 300 guinées son coupé bleu (1).

L'enfant, du reste, se montre fort digne de ces caresses dorées de la fortune: il est d'une complaisance, d'une docilité et d'une modestie à toute épreuve. Lui qui aurait pu couvrir d'or la route par laquelle il est arrivé avant-hier au palais des Tuileries, il n'a pas l'air de se douter qu'il soit doué d'un mérite si productif, et je le soupçonne d'être un capitaliste encore peu exercé. Mais il est impossible de se prêter avec une bonne grâce plus parfaite aux prudens calculs qui utilisent, si fructueusement pour sa famille, les imperfections dont l'a doté la nature. Tom Pouce est un enfant aimable et gracieux, toujours souriant, toujours empressé à obéir au moindre geste de ses guides; on dirait que le métier qu'il fait est de son choix, que sa petite taille est l'effet d'une vocation décidée, et qu'il est né avec le goût de la représentation et de l'affiche. Je ne l'ai vu de mauvaise humeur qu'une fois: son valet de chambre avait oublié, dans un changement de costume, une des pièces accessoires de sa toilette. Il ne pardonne, m'a-t-on dit, aucun manquement de ce genre. Il sait, à un ruban et à un bouton près, tout ce qui doit entrer dans chacun des nombreux travestisements auxquels il se prête, et il pousse sur ce point jusqu'à la rigueur et même jusqu'à la colère le goût de l'exactitude et de la correction.

Tom Pouce a, comme tous les nains, une grosse tête, si on la compare au reste du corps. Ses cheveux sont blonds et rares. Il a les yeux d'une expression joviale, la bouche petite et ricuse, le nez incomplet, les pieds et les mains d'une finesse exquise. L'ensemble de sa tournure est distingué. Son teint est clair, ses joues animées. On remarque en lui une vivacité incroyable et un don d'imitation étrange. Il répond avec une précision rapide aux questions qui lui sont faites, et il ne paraît pas embarrassé de celles qu'il attend le moins. Une dame lui demandait s'il avait intention de se marier. «A coup sûr, répondit-il. — Et combien avez-vous de fiancées? — Huit, tout bien compté. — Mais on dit que vous êtes très peu fidèle. — On dit vrai. — En Angleterre, les dames vous recherchaient fort, et vous vous laissiez embrasser. — C'était pour ne pas les désobliger. — Combien

de fois avez-vous été embrassé? — Un million de fois....»

Tom Pouce a déjà sa liste, comme don Juan, *in Italia son già mille e tre*. Seulement, on voit qu'il promet de laisser bien loin derrière lui ce grand séducteur. Il a plein ses poches de bijoux et de tabatières microscopiques que l'inconcevable idolâtrie des Anglais pour cet enfant a fait fabriquer à son intention. Fanny Elssler lui a donné l'épingle qui attachait sa cravate. La Reine d'Angleterre surtout l'a comblé. Il a montré au Roi un porte-cartes qui est un don de S. M. britannique, et il en a tiré une douzaine de cartes lilliputiennes qu'il a très galamment distribuées à la famille royale, en commençant par le Roi, la Reine, la duchesse d'Orléans, et en finissant par le duc de Chartres. Ces cartes portent écrits en caractères gothiques ces mots: *Gen. Tom Thumb*. Le général paraissait enchanté que le Roi des Français eût accepté sa carte de visite, qu'il est de bon goût, comme on sait, de porter soi-même chez les personnes à qui on veut faire politesse. En toute chose, Tom Pouce paraît fort au courant des grandes manières; le séjour de Londres lui a profité. Il est maintenant un lion accompli. Tout le monde a remarqué la façon dont il saluait l'assistance, après quelque exercice particulièrement applaudi; et quand il a quitté le salon royal, il s'est retiré en marchant à reculons, pour ne présenter que la face à l'auguste assistance, et conformément à la stricte loi de l'étiquette diplomatique.

Le Roi a remis lui-même au courtois mirmidon une épingle fort belle en brillans, mais qui avait l'inconvénient de n'être pas proportionnée à sa taille; elle aurait pu lui servir d'épée. Quoi qu'il en soit, le général a exprimé le désir de l'attacher à sa cravate; ce qu'il a fait en détachant l'épingle de Fanny Elssler. Cette infidélité apparente de Tom Pouce n'était qu'une marque de déférence qu'il voulait donner au Roi; car on assure que, de tous les honneurs qu'il a rapportés de ses voyages, aucun ne lui sourit plus agréablement que le souvenir de la belle danseuse. Un jour, dit-on, poursuivi à outrance par la curiosité américaine dans un lieu public, il vit de loin Fanny Elssler qui portait un manchon. Tom Pouce comprit qu'il était sauvé. Il courut à elle, sauta sur son bras, se fourra dans les chauds replis de son hermine, et parvint ainsi à échapper.

Tom Pouce est en effet d'une légèreté et d'une prestesse extraordinaires, même dans un nain. Il a exécuté devant le Roi une danse originale, qui n'est ni la polka, ni la mazourque, ni rien de connu. Cette danse a été évidemment inventée pour Tom Pouce, et personne ne la dansera après lui. J'en dirai autant d'un exercice auquel il se livre avec une prédilection marquée. Il ne s'agit, ni plus ni moins, que d'imiter les poses des plus belles statues de l'antiquité grecque, ou de représenter, par l'attitude du corps et le mouvement des bras, des scènes connues de l'histoire ancienne. On l'a vu ainsi, monté sur une table ronde, reproduire successivement le combat de David avec Goliath, la lutte du Gladiateur, Samson ébranlant les colonnes du temple, Hercule terrassant le lion de Némée. Je crois, Dieu me pardonne, qu'on allait lui demander d'imiter l'Apollon du Belvédère et la Vénus de Médicis, ce qu'il eût fait avec la même docilité et le même succès grotesque, si une auguste bienveillance ne se fût préoccupée du danger d'une telle fatigue pour une santé si frêle, et n'eût abrégé cette parade qui commençait à devenir d'une longueur inquiétante. J'aime mieux Tom Pouce quand il redevient gentleman, qu'il tire sa montre, vous dit l'heure qu'il est, vous offre des pastilles, une prise de tabac ou un cigare, le tout à sa taille. Je l'aime encore lorsqu'il s'assoit sur son fau-

(1) Le coupé a 20 pouces de haut sur 12 de large; les chevaux ont 32 pouces.